



MAISON DE LA CULTURE D'AMIENS
Centre européen de création et de production

LES SOLDATS

D'après Lenz

LENZ

de Büchner

mis en scène par **Anne-Laure Liégeois**

LES SOLDATS, d'après Lenz

LENZ, de Büchner

Traduction et adaptation *Les Soldats* **Anne-Laure Liégeois**

Collaboration à la traduction **Jean Lacoste**

Traduction *Lenz* **Henri-Alexis Baatsch**

Avec (*distribution en cours*)

Olivier Dutilloy, Isabelle Gardien, Agnès Sourdillon, Veronika Varga (en cours)

Et 10 jeunes comédiens, issus des Écoles Nationales de théâtre

Luca Besse, Elsa Canovas, Laure Catherin, Camille De Leu, Simon Delgrange, Anthony Devaux, Victor Fradet, Paul Pascot, Alexandre Prusse, Achille Sauloup

Mise en scène et scénographie **Anne-Laure Liégeois**

Chorégraphie **Sylvain Groud**

Lumières **Dominique Borrini**

Costumes **Renato Bianchi**

Son **François Leymarie**

Musique **Bernard Cavanna**

Photographies spectacle **Christophe Raynaud de Lage**

Assistanat mise en scène **Audrey Tarpinian**

Collaboration à la scénographie (plan et maquette) **François Corbal**

Régie plateau **Antoine Gianforcaro**

Régie lumière **Patrice Lechevalier**

Régie son-vidéo **Guillaume Monard**

Production

Production : Le Festin – Cie Anne-Laure Liégeois

Production déléguée : Maison de la Culture d'Amiens / Centre européen de création et de production

Coproductions et soutiens (*en cours*) : Le Volcan, Scène Nationale du Havre, Le Grand T-Nantes, Le Cratère - Scène nationale d'Alès, Le Manège-Mons, Le Manège- Maubeuge, Le Théâtre 71 de Malakoff, Le Théâtre Forum Meyrin - Genève, Le Théâtre de l'Union - CDN de Limoges, Le Théâtre Dijon Bourgogne - CDN, Les Trois T - Théâtres de Châtelleraut

Prévisionnel

Création le 8 janvier 2018 à la Maison de la Culture d'Amiens

Durée estimée : **Les Soldats 2h15 et Lenz 50mn**

Contact production

Mathilde Priolet, Cie Le festin
m.priolet@lefestin.org / +33 (0)6 70 78 05 98

Gilbert Fillinger, Maison de la Culture d'Amiens
g.fillinger@mca-amiens.com / +33 (0)3 22 97 79 79 / +33 (0)6 09 40 14 26

Aude Clément, Maison de la Culture d'Amiens
a.clement@mca-amiens.com / +33 (0)3 22 97 79 82 / +33 (0)6 82 07 99 14

Les Soldats

L'histoire

Une très jeune femme, Marie, fille de commerçant aime un jeune garçon de son âge et de sa classe, Stolzius. Il vend du drap à Armentières, à vingt kilomètres à peine de Lille. Tout semble organisé parfaitement pour que commerce et amour s'unissent dans un simple et prolifique mariage. Mais bientôt Marie chavire, elle abandonne l'amour du jeune et laborieux drapier pour celui d'un capitaine en garnison à Armentières. Il lui promet un monde autre, une autre classe sociale et surtout il l'emmène au théâtre - lieu de la métamorphose, de la connaissance, de l'émancipation, du plaisir, du regard et de l'exhibition. Mais après avoir signé une promesse de mariage à son père le marchand et couché avec Marie dans sa chambre d'enfant, il l'abandonne pour retourner à son oisiveté d'homme riche. Il fuit celle qui lui a cédé, fort de cette sentence toute gravée, comme toutes ces phrases proférées par le chœur des soldats «une putain sera toujours une putain». Alors la jeune fille se soumet au désir d'un commandant, puis d'un capitaine, est abandonnée à un domestique militaire qui dans l'ombre de la caserne, la viole. Offerte aux jeux d'une meute de loups, d'une bande de soldats, Marie est la victime sacrificielle de la frustration sexuelle de tout un groupe d'hommes. Elle achèvera sa brève course sur une route, le long d'une rivière, le corps en lambeaux. Et son père qui l'a vendue pour le prix d'un beau rêve d'ascension sociale, ne reconnaîtra plus le corps de son enfant sous la neige.

Ce que dit l'histoire

Les Soldats est le récit de la **destruction de Marie**, de la destruction d'une jeune fille qui se découvre femme. Cette seconde naissance, elle la vit alors qu'elle est prisonnière des interdits d'un monde dur et rétréci, fait par les hommes pour les femmes. C'est le récit du parcours vers la déchéance d'une jeune fille, victime de la violence des hommes éduqués dans la conscience de la puissance de leur sexe. Récit d'un rêve de corps tendre qui se fracasse contre la violence d'un monde sexuellement érigé. Un monde de soldats, un monde par nature fait d'êtres rassemblés pour tuer. *Les Soldats* est l'histoire de la violence universelle faite aux femmes, mises au rang d'esclaves sexuelles, dans un monde organisé par les hommes selon des lois qu'ils ont eux-mêmes établies.

Les Soldats est aussi le **tableau de la relation violente et autoritaire qui lie les parents aux enfants**. Marie et Charlotte Wesener, Charles Stolzius, les soldats, encore des enfants, sont face aux Wesener mari et femme, à Beate Stolzius, à la comtesse Laroche, au colonel von Spanheim, à Eisenhardt, autant de géniteurs séducteurs-encadrants violents, qui affirment leur autorité dans l'interdit et l'insulte. Et puis, au-delà de ces rapports parent-enfant, de cette violence du monde des adultes sur celui des jeunes gens, il y a l'enfer de la famille. Charlotte et Marie, les deux soeurs unies dans les cris et les pleurs ont souvent les corps enlacés roulant sur les tapis ; les repas autour de la table familiale sont les ultimes épreuves d'humiliation collective.

Les Soldats est enfin un **tableau du comportement de caste et celui de l'appartenance inexorable à une classe**. La soustraction à sa classe est notamment rendue impossible par la puissance de la caste. Les personnages sont violemment déterminés par leur origine sociale, contraints par leur naissance à vivre et mourir où ils sont nés. On combat sous la bannière de sa caste et on reste dans sa classe. Tous les personnages sont victimes à un moment de ce schéma. Le régiment est la première des castes, composé d'hommes réunis pour tuer, lieu de toutes les plaisanteries, de toutes les humiliations, où chacun mesure sa virilité à l'aune de sa capacité au mépris (pour le plus vieux, pour l'homosexuel, pour la femme essentiellement) ; la famille se présente aussi comme une caste, groupe social fermé, fait de hiérarchies, de devoirs, d'obligations. L'humiliation infligée par la caste des soldats à Marie se confond avec l'humiliation infligée par les nobles aux bourgeois. La Comtesse sera la championne de cette classe-caste des nobles, résolvant en une longue et violente scène ce qui aurait pu être l'espoir d'une porosité entre les groupes sociaux : « Pauvre enfant comment en êtes-vous venue à vous chercher un mari au-dessus de votre condition? »

Traduire et Adapter

Lors de la traduction et de l'adaptation du texte, j'ai pris toutes les libertés : réadaptation de scènes, création de scènes silencieuses, interprétation inévitable du sens et éclaircissement de celui-ci selon certaines directions, transformation de certains personnages, mort de certains et naissance d'autres, réécriture des didascalies.

Il n'a pas été question de trahir le texte ni dans son exceptionnelle forme, ni dans son fond (qui par la fable sait générer une véritable critique sociale), mais de donner tout le relief possible à la langue crue, nerveuse, concise de Lenz, à cette langue qui a la volonté de parler à tous, d'aider la représentation en explicitant le bouleversement révolutionnaire opéré par l'auteur des fameuses unités, d'offrir une épaisseur à certaines situations en respectant l'univers politique et poétique de Lenz.

Le texte que j'ai aujourd'hui entre les mains est parfois fait de pages blanches, c'est à dire des scènes vides de mots, mais déjà je dessine le rythme et les images de ces vides. Traduire Lenz c'était un peu comme écrire un scénario.

Mettre en scène

Ici pas d'unité de temps. Le texte, fait de vide de temps et conséquemment de vide d'actions verbalisées, laisse imaginer une représentation où le silence, le mouvement et l'immobilité, auront une place dramaturgique. Il deviendra possible, pour construire des passerelles entre les actions, entre les temps, de recréer des moments de vie sourde, faits de regards et de danse. Un espace libre pour le jeu silencieux et l'image. Le travail avec un chorégraphe est envisagé.

Ici pas d'unité de lieux. Les lieux se bousculent : les scènes souvent très ramassées, comme compressées, ressemblent plus à des instantanés autonomes, des polaroids. Les lieux se chevauchent : sur un seul temps et en plusieurs lieux, plusieurs actions. L'espace sera vide et divisé en plusieurs espaces vides eux aussi dans lesquels se dérouleront les différentes actions parfois simultanément. On réfléchira aussi à une représentation verticale de certaines actions. Les hauts murs offrent toujours la chance de pouvoir en tomber. Il y aura une chambre, une rivière, un réfectoire de garnison (tout partira peut-être de là), un salon, une prison, une rue, un théâtre...

Lenz profite de son texte pour discourir sur le théâtre : retranchés dans leur caserne, les soldats s'échauffent et se battent pour le théâtre ; Marie découvre au théâtre le plaisir, il devient le lieu de son émancipation sexuelle. Lenz laissera entendre que, comme la maison close, il est un bien d'utilité public. Marie est transformée en prostituée par les soldats. En elle se mêlent le sexe et l'argent. Marie devient d'utilité publique, Marie est comme le théâtre, Marie devient un personnage de théâtre. La chance offerte est trop belle : pouvoir transformer un personnage en personnage de théâtre et sur la scène ! Rêve de représentation de théâtre dans le théâtre. Rêve qui se réalisera scénographiquement par la présence d'une scène sur la scène.

Dans *Les Soldats* deux mondes se font face, le monde des hommes et celui des femmes. Femme enfant, fille et maîtresse. Homme soldat, amant et parent. La fille aux mains du père, la fille aux mains de l'amant. Le monde des civils (dont le point d'attraction est la femme) et celui des militaires (composé exclusivement d'hommes). Les costumes diront sans doute ce frottement. Un monde d'homme, d'habits de combat contemporain mais sans indication véritablement de temps, ni de pays, des costumes de guerre. Un monde archaïque de femme, de robes du XVIIIème siècle, longues, couvrantes en public, ouvertes et à l'érotisme sadien dans l'intimité. Violence des corps emmaillotés.

Lenz / l'auteur

Lenz est né en 1751 en Allemagne et est mort en 1792 en Russie, il avait 41 ans. Il fut un temps compagnon de Goethe qui le présenta à la cour de Weimar. C'est sans doute sa personnalité tourmentée et violente qui fit que Goethe s'éloigna rapidement de lui. On dit de lui qu'il fut un des principaux représentants du *Sturm und Drang*, «tempête et passion», mouvement politique et littéraire du XVIIIème siècle, dont la liberté est la valeur centrale.

Lenz a écrit principalement trois textes (d'autres sont seulement ébauchés, quelques-uns ont disparu, beaucoup ne sont pas même traduits). Il s'agit à chaque fois de sujets d'actualité, de la peinture d'une société qui génère des situations tragiques. *Le nouveau Menoza* (1774), drame brutal, où il est question de princes qui pris de la manie du siècle, se font philanthropes et voyagent chez des philosophes pour apprendre d'eux à gouverner leur peuple et à faire le bonheur du genre humain. *Le Précepteur* (1774), adapté en 1950 par Brecht, où on voit un éducateur s'émasculer, dénonçant à travers cette automutilation un métier castrateur, qui contraint ceux qui l'exercent à intégrer les interdits d'un système oppressant et à renier leur personnalité véritable. *Les Soldats* (1775) où il est question de l'anéantissement d'une femme victime des passions de sa jeunesse et proie de son éducation, du jeu barbare d'un groupe avec un individu, de la violence des rapports de classe et du comportement de caste.

C'est par Büchner que j'ai rencontré Lenz. Reprenant les notes médicales du pasteur Oberlin qui décrit son «martyre», Büchner a donné à la postérité le portrait inachevé du fou qui le 20 janvier 1778 partit à travers la montagne, plongea dans les torrents glacés des Vosges, se roula dans la cendre. Vit apparaître des anges dans le ciel, montra des «hiéroglyphes» du doigt. Aima comme un fou. Se lança plusieurs fois par les fenêtres. Mourut, mais Büchner ne le dit pas, ivre sous la neige. Büchner a interprété la folie de Lenz, il a écrit *Lenz*.

Alors dans le choix de ce texte, il y a le goût pour cette magnifique et puissante nouvelle de Büchner et l'intérêt vif pour son personnage éponyme, pour sa folie. Il y a le désir théâtral de ce Lenz. Il faudra le donner à entendre et à voir, interprété par un comédien seul dans le vaste décor abandonné des *Soldats*. Après la représentation. Dernier temps d'une soirée offerte à Lenz. Un homme seul au milieu du vide du théâtre. *Lenz* de Büchner se présentera comme un spectacle «en after», en marge de la représentation, auquel pourront ou non assister les spectateurs.

Extraits

Extrait 1

Partie 1 // séquence 5 // Lille // Monsieur et Madame Wesener, Marie, Charlotte
Espace 1a (salle à manger) // nuit (chien et loup)

La table du dîner, Wesener, sa femme et sa fille aînée sont assis. Ils attendent.

Marie entre rayonnante, un éclair.

Elle se précipite au cou de son père.

Marie : Papa ! Ah Papa !

Wesener (*inquiet*) : Qu'est ce qui t'est arrivé, Marie ?...

Marie : Je ne suis pas capable de vous le cacher... j'ai été au théâtre. C'était ... magnifique !

Wesener repousse la chaise de la table, visage fermé, poings serrés.

Marie : Si vous aviez vu ce que j'ai vu, vous ne seriez pas fâché. (*elle s'assoit à sa place et commence à manger*).

Ah toutes ces belles choses ensemble ! Le décor, la lumière, la musique...Je ne vais pas pouvoir dormir de la nuit, tellement j'ai pris de plaisir. Ah ! Comme je suis reconnaissante à monsieur le Baron !...

Wesener : Quoi ? Le baron? Il t'a emmenée au théâtre ?

Marie acquiesce doucement.

Wesener (*Il renverse la table, les chaises*) : Va-t'en, traînée ! Tu veux être la maîtresse du baron, hein ? C'est ça ?

Marie : J'étais chez la Weyher, on était près de la porte, et il est passé, et il nous a adressé la parole et...

Wesener : C'est ça, vas-y mens, mens à en faire saigner les oreilles du diable ! Fous le camp, putain.

Charlotte (*à sa mère*) : J'aurais pu le prédire à papa que les choses se passeraient comme ça. Ils sont toujours en train de ricaner le baron et elle.

Marie : Toi, ferme-la !

Charlotte : Elle se comporte comme une pute et voudrait encore commander !

Marie : Ferme-la, je te dis ! Avec ton petit Heidevogel... ! Je ne me laisse pas toucher moi...

Wesener : Silence ! Dans ta chambre. Tout de suite. Sans manger. Trainée. Et toi ne la ramène pas. (*à Charlotte*) Tu crois que personne ne sait pourquoi le Heidevogel vient si souvent à la maison ?

Charlotte : C'est à cause d'elle. Cette pute nuit à la réputation de toutes les filles.

Wesener : Mais tu vas la fermer ! (*abattu sur sa chaise*) Jamais Marie ne te dénoncerait, elle. Tu es jalouse de ta propre soeur ! Puisque tu n'es pas aussi belle qu'elle, tu devrais au moins être aussi bonne. Tu devrais avoir honte.

(*à sa femme*)Débarrasse, je n'ai plus faim. (*il se jette dans un fauteuil et reste prostré, puis semble réfléchir*)

Extrait 2

**Partie 3 // séquence 10 // Lille // La Comtesse, Marie, (Charlotte)
Espace 1a (salon) // intérieur jour (après midi d'hiver)**

Marie : Vous nous pardonnerez chère Madame, ici tout est dans le plus grand désordre.

Comtesse : Ma chère enfant, ne vous inquiétez pas. Inutile de faire des manières avec moi. (*Elle lui prend la main et l'entraîne sur le canapé*). Considérez-moi comme votre meilleure amie. (*Elle l'embrasse*). Je vous assure que je prends part, le plus sincèrement du monde, à tout ce qui peut vous arriver.

Marie (*au bord des larmes*) : Je ne sais pas en quoi je mérite cette faveur particulière dont vous m'honorez.

Comtesse : Ne parlez pas de faveur, je vous en prie.

D'une façon ou d'une autre Charlotte devra sortir, laissant une absence de témoins.

... Je suis heureuse que nous soyons seules. J'ai beaucoup de choses à vous dire qui me tiennent à cœur et bien des questions à vous poser.

Marie attentive le visage plein de joie contenue.

Comtesse : Je vous aime, mon ange, et je ne peux m'empêcher de vous le montrer (*Marie lui baise la main longuement*). Toute votre personne dégage quelque chose de si sincère, si attachant, que votre malheur m'en devient plus douloureux encore.

Savez-vous, ma chère jeune amie, que l'on parle beaucoup de vous en ville ?

Marie : ... Je sais qu'il y a partout des mauvaises langues.

Comtesse : Ce ne sont pas seulement les mauvaises langues qui parlent de vous, les bonnes langues aussi ! Vous êtes malheureuse, mais vous pouvez vous consoler en pensant que vous n'êtes pas la cause de votre malheur...

(*temps où Marie s'effondre*) Votre seule erreur est venue de ce que vous ne connaissez pas le monde, de ce que vous ne connaissez pas ce qui différencie les classes de la société. De ce que vous avez lu Pamela, le livre le plus dangereux que puisse lire une personne de votre condition.

Marie (*commençant à pleurer*) : Je ne connais pas ce livre.

Comtesse : Alors vous avez trop prêté l'oreille aux discours des jeunes gens.

Marie : J'ai trop fait confiance à l'un d'eux.

Comtesse : Soit. Mais dites-moi, ma chère amie, je vous prie, comment en êtes-vous venue à l'idée de chercher un mari d'une condition supérieure à la vôtre ? Vous avez, sans doute cru que votre physique pouvait vous conduire bien plus loin que vos petites camarades ? Mais cela aurait dû vous rendre plus prudente encore ! La beauté n'est jamais le moyen de faire un bon mariage et nulle n'a plus de raison de trembler que celle qui a un beau visage. Mille dangers cachés dans les roses, mille traîtres impitoyables sous des masques d'adorateurs, pas un ami.

Marie : Ma mère me dit pourtant que je ne suis ni belle ni laide.

Comtesse : Pas de fausse modestie. Vous êtes belle. Et le ciel vous en a punie. Vous avez croisé sur votre chemin des gens d'un milieu plus élevé que le vôtre, qui vous ont fait des promesses. Vous n'avez vu aucune difficulté à changer de classe. Vous avez cru que vous pouviez vous élever. Vous avez méprisé vos petites camarades, vous avez pensé qu'il n'était pas nécessaire d'acquérir ces qualités précieuses de culture qui rendent aimable, vous avez fui le travail, vous avez dédaigné les jeunes gens de votre condition, vous avez été haïe par tous ceux de votre monde. Pauvre fille, comme vous auriez pu rendre heureux un respectable bourgeois, si vous aviez été un peu plus humble ! Comme vous auriez été admirée, louée et imitée par vos semblables. Mais vous vouliez être jalouée précisément par ces mêmes semblables. Pauvre enfant à quoi pensiez-vous donc ? Et contre quel honteux bonheur vouliez-vous échanger tous vos attraits ? Vous vouliez devenir la femme d'un homme qui, à cause de vous, serait honni et méprisé par toute sa famille... C'est cela ? Qu'alliez-vous imaginer ? Qu'allaient imaginer vos parents ?

Pauvre enfant trompée, malmenée par la vanité (*elle la prend contre sa poitrine*). Je voudrais donner mon sang pour que cela ne soit pas arrivé.

Marie (*elle pleure*) : Mais il m'aimait.

Comtesse : L'amour d'un officier, Marie. L'amour d'un homme qui est habitué à toutes les débauches. D'un homme qui cesse d'être un bon soldat dès l'instant où il devient un amant fidèle. Un qui fait au roi le serment de ne jamais tomber amoureux et qui en reçoit en échange un salaire. Et vous, vous avez cru être la seule personne au monde capable de garder un tel homme fidèle ? Malgré la colère de ses parents, malgré l'orgueil de sa famille, malgré son serment, malgré sa nature profonde. Face au monde entier. Et maintenant que vous constatez votre échec, vous pensez pouvoir exécuter votre plan auprès d'autres jeunes hommes ? Mais vous ne voyez pas, que ce que vous pensez être de l'amour chez ceux-là, n'est rien d'autre que de la compassion ou de la pitié pour votre histoire ? Ou même quelque chose de pire. (*Marie tombe contre le sol*).

Arrête-toi, mon enfant ! Il est encore temps d'éviter l'abîme. Et je veux mourir, si je ne parviens pas à t'en arracher.

...

La Comtesse à genoux pose sa tête sur le dos de Marie. Les deux femmes sont l'une contre l'autre au sol. La Comtesse au bout d'un temps se redresse.

Abandonnez toutes vos attaques contre mon fils. Il est promis. Mademoiselle Anklam a son cœur et sa main. Venez vivre chez moi. Votre honneur a subi un grand dommage, et c'est la seule façon de le retrouver. Devenez ma suivante. Préparez-vous à ne pas voir d'homme durant plusieurs mois. Vous m'aidez dans l'éducation de ma fille. Venez, allons voir votre mère et prions-la de vous autoriser à partir avec moi.

Marie : Mais il est trop tard.

La Comtesse : Il n'est jamais trop tard pour devenir raisonnable. Je vous donne mille thalers par mois, je sais que vos parents ont des dettes.

Marie : Permettez-moi de réfléchir. Encore.

La Comtesse : Très bien mon ange, faites au mieux. Vous aurez assez de distractions chez moi. Je vous ferai apprendre le dessin, la danse, le chant, la musique, l'écriture...

Marie (*se cache le visage dans le bas de la robe de la Comtesse*) : Ah madame.

La Comtesse la soulève du sol. Elles sont maintenant dans les bras l'une de l'autre sur le sofa.

Le Comtesse : Je dois partir. Votre mère me trouverait dans une étrange confusion.

Elle sort rapidement et jette un dernier regard vers Marie étendue, épuisée, comme morte sur le sofa.

La Comtesse : Adieu, mon enfant.

Lenz / Büchner

Après la représentation des *Soldats* de Lenz, on pourra assister à la représentation de Lenz de Büchner. Une pause pour que sortent, se délassent, les spectateurs, pour qu'ils choisissent de partir, décident de rester. Un temps suffisamment long pour clore une soirée. Et puis comme un cadeau, un objet plus intime offert dans la nuit sur le grand plateau désert.

« Le 20 janvier, Lenz partit dans la montagne. Sommets et hauts plateaux sous la neige, pentes de pierres grises tombant vers les vallées, étendues vertes, rochers et sapins.

Il faisait un froid humide, l'eau ruisselait des rochers, sautait sur le chemin. Les branches des sapins pendaient lourdement dans l'air saturé d'eau. Des nuages gris passaient dans le ciel, mais tout était si opaque, - et puis le brouillard montait, accrochant aux buissons sa lourde humidité, si paresseux, si gauche.

Il poursuivait sa route avec indifférence, peu lui importait le chemin, tantôt montant, tantôt descendant. Il n'éprouvait pas de fatigue, mais seulement il lui était désagréable parfois de ne pas pouvoir marcher sur la tête. »

Reprenant les notes médicales du pasteur Oberlin qui décrivit son «martyre», Büchner a donné à la postérité le portrait inachevé de Lenz qui, le 20 janvier 1778, partit à travers la montagne, fonça droit devant lui à travers une nature hallucinatoire, plongea dans les torrents glacés, se roula dans la cendre, sauta plusieurs fois dans le vide, fuyant un monde qui ne laissait de choix qu'entre la misère et la folie, échappant à l'Histoire, la nuit, la peur. Et mourut (mais Büchner ne le dit pas) ivre sous la neige. Büchner a interprété la folie de Lenz, écrit un texte comme un cri dans un monde indifférent «où chaque mot semble venu de l'intérieur du délire». Lisant, depuis le travail sur *Macbeth*, tout ce qui pouvait s'intéresser au vaste sujet de la maladie mentale, Lenz est le plus beau texte qu'il m'ait été offert de rencontrer, magnifique tant par l'expression de l'union de l'âme et de la nature qui le parcourt, que par l'humaine empathie pour la pathologie qui s'y exprime et l'éveil de l'esprit à la révolte qu'il provoque. Bouleversée par un texte et son personnage, il me fallait connaître l'auteur Lenz, celui qui prend directement parfois la parole dans le texte de Büchner. «Que l'on essaie de se plonger une fois dans la vie du moindre des êtres et qu'on le restitue dans ses tressaillements, ses manifestations voilées, dans toute la subtilité de sa mimique à peine voilée.» À présent que le travail sur *Les Soldats* est commencé, ces mots tournent en boucle, je me les répète avec en tête plusieurs des figures du texte.

Finalement je ne sais que citer Jean-Christophe Bailly, en préface de la magnifique traduction d'Henri-Alexis Baatsch avec laquelle nous travaillerons, pour dire l'absolue nécessité de donner à entendre une fois encore le texte de Büchner: «Au sein d'un monde fanatiquement consacré à ce qui lui est utile, l'homme qui pense se voue à l'exil. Partant des choses et des gens proches ou lointains qui l'entourent, partant du monde, il y revient - mais le choc de ce retour est parfois si brutal que quelque chose se brise. Le monde s'absente, ou la pensée, ou les deux, et l'on marche alors dans des rues qui sont vides».

Dans le décor déserté des *Soldats*, après la fête de la représentation, un des comédiens, Olivier Dutilloy, ou plutôt un des personnages, Eisenhardt, reviendra dire, là où le texte de Lenz se sera épanoui, la douloureuse folie de l'auteur. Oberlin, Büchner et Lenz seront sur le grand plateau, dans la peau d'un homme seul, dans la poussière, l'eau et le sang des *Soldats*. Sur les empreintes encore fraîches du corps de Marie, suppliciée de la société et du monde des hommes et dans l'écho de son texte, se dira la violence et la difficulté à vivre de celui qui leur donna corps.

Extrait

« En partant il se retourna soudain, revint tout près d'Oberlin et lui dit avec hâte : «Voyez-vous, monsieur le Pasteur, si seulement je n'entendais plus cela, j'irais mieux.» - «Quoi donc, mon ami ?» - «N'entendez-vous donc rien ? N'entendez-vous donc pas cette voix épouvantable qui hurle de tout l'horizon et qu'on appelle d'ordinaire le silence? Depuis que je suis dans cette vallée paisible, je

l'entends toujours, cela ne me laisse pas dormir ; oui, monsieur le Pasteur, si seulement je pouvais de nouveau dormir !» Puis il partit en hochant la tête.»

«C'est dans cet état qu'il refit la route à travers la montagne. Vers le soir ils furent dans la vallée du Rhin. Ils s'éloignaient peu à peu de la montagne qui se dressait maintenant dans le couchant comme une vague de cristal d'un bleu profond, et les rayons rouges du soir se jouaient dans la chaleur de ses flots ; sur la plaine, au pied des monts s'étendait une trame bleutée, lumineuse. La nuit tombait au fur et à mesure qu'ils s'approchaient de Strasbourg ; la lune pleine et très haute dans le ciel, tous les objets lointains plongés dans l'obscurité, la montagne seule traçait une ligne nette ; la terre était comme une coupe d'or sur laquelle courait l'écume dorée des vagues de la lune.»

Biographies

Anne-Laure Liégeois

Metteur en scène de théâtre, Anne-Laure Liégeois signe aussi la scénographie et les costumes de la plupart de ses spectacles. Elle s'intéresse particulièrement dans ses créations au thème du pouvoir et du jeu des corps. Elle tisse dans chaque spectacle un lien privilégié avec la peinture et le cinéma.

En 1992, elle traduit *Le Festin de Thyeste* de Sénèque en conclusion de ses études de Lettres Anciennes et l'adapte pour la scène. Puis elle crée *Le Fils* de Christian Rullier, forme spectaculaire avec 50 comédiens se jouant dans des lieux industriels désaffectés. C'est son premier spectacle déambulatoire. *Embouteillage* (2000), spectacle de route pour 27 auteurs, 50 acteurs et 35 voitures, ou *Ça* (2005), vaste dispositif pour plaine et clairière conçu sur le principe de *La Ronde* de Schnitzler, illustreront son goût pour ce type d'expériences théâtrales.

En 2003, elle est nommée à la direction du Centre Dramatique National d'Auvergne qu'elle quitte en 2011 à la fin de ses trois mandats. Elle reprend alors son activité en dirigeant la Compagnie *Le Festin*. Ses mises en scène font autant appel à des textes contemporains (Patrick Kermann, Pierre Notte, Rémi De Vos, Noelle Revaz, Roland Dubillard, Georges Perec....) qu'à ceux d'auteurs du Répertoire : Molière (*Don Juan*), Euripide (*Electre*), Marivaux (*La Dispute*), Sénèque (*Médée*), Christopher Marlowe (*Edouard II*), John Webster (*La Duchesse de Malfi*).... Son travail d'écriture pour la scène l'associe régulièrement à des équipes d'auteurs qu'elle inclut dans des formes composites (*Ça*, *Embouteillage*, *Karaoké*, *Les Rencontres de Hérisson* 2007-2011).

Entre 2010 et 2013, elle crée à La Comédie Française, *Burn Baby Burn* de Carine Lacroix, *Le bruit des os qui craquent* de Suzanne Lebeau, *Une Puce, épargnez-la* de Naomi Wallace (entrée au Répertoire), *La Place Royale* de Corneille.

Elle a traduit pour les jouer : Sénèque, Euripide, Marlowe, Webster, Lenz.

Elle a mis en scène, avec le Centre Lyrique Clermont-Auvergne, *Le Téléphone* de Menotti, *Le secret de Suzanne* de Wolf-Ferrari, *Rita* de Donizetti et *Un mari à la porte* d'Offenbach. Avec Musiques Nouvelles et le Manège-Mons *La Toute Petite Tétralogie*, livret de Michel Jamsin et commande à quatre compositeurs : Jean-Paul Dessy, Stéphane Collin, Raoul Lay et Pascal Charpentier. Elle a souvent fait participer à ses mises en scène des chanteurs et des musiciens.

En 2014, elle a créé *Macbeth* de Shakespeare. Elle travaille actuellement sur un texte de Büchner *Lenz* et sur *Les Soldats* de Lenz (2017).

Anne-Laure Liégeois est artiste associée au Volcan Scène nationale du Havre.